

Philippe COSTA

**PETIT MANUEL
POUR ÉCRIRE
DES HAÏKU**

Picquier poche

Philippe COSTA

PETIT MANUEL
POUR ÉCRIRE
DES HAÏKU



*Editions
Philippe Picquier*

© 2000, Editions Philippe Picquier
© 2010, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert

B.P. 20 150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Illustrations intérieures : carnets de dessins de Hokusai, D.R.

En couverture : D.R.

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0208-8

ISSN : 1251-6607

*A Nathanaël et Tomohiko,
mes fils*

*Remerciements à Nobuko, mon épouse,
sans laquelle ce livre ne serait pas ce qu'il est*

*Je me presse de rire de tout
de peur d'être obligé d'en pleurer*

Beaumarchais

Rien de ce qui est humain ne m'est étranger

Goethe

*A n'être pas des éveilleurs,
l'artiste et l'écrivain courent le risque
de n'être que des prostituées*

Anonyme

AVANT-PROPOS

Petit manuel pour écrire des haïku est le fruit d'une quadruple expérience : d'enseignant de français au Japon, d'auteur de haïku, d'animateur d'ateliers d'écriture de poésie et aussi, bien sûr, de haïku.

Le but de ce livre est de vous aider à écrire des haïku de qualité littéraire et qui répondent aux canons japonais du genre.

Le *Petit manuel pour écrire des haïku* est en fait une « boîte à outils » littéraire pour « bricoler » des haïku et des senryû.

La boîte est complète : les « outils » qui y sont contenus rassemblent toutes les connaissances théoriques et techniques nécessaires pour devenir un parfait haïkiste. Il n'y manquera qu'un zeste de talent... mais aussi du travail et du temps, de la pratique.

Dans sa partie la plus technique, le *Petit manuel pour écrire des haïku* est constitué d'une soixantaine

de chapitres. Chacun d'eux donne un conseil et décrit un ou plusieurs procédés littéraires ou une figure de rhétorique et il explique aussi comment les utiliser. Et chaque conseil ou procédé littéraire est appuyé d'un ou plusieurs exemples.

Le Petit manuel pour écrire des haïku vous fournit non seulement des clés techniques, mais il vous suggère aussi des sources d'inspiration et vous révèle même des « trucs » de poètes que l'on retrouve chez Bashô, le « père » du haïku, et ses prédécesseurs japonais.

Tous les chapitres du livre sont quasi indépendants de ceux qui les précèdent ou qui les suivent, mais ils ont été disposés dans un ordre de succession et de progression aussi logique et convivial que possible. Et il existe assez souvent un lien entre deux chapitres. Il est donc préférable de les lire dans l'ordre. Mais il est aussi possible de zapper de n'importe quel chapitre à n'importe quel autre et de ne lire que ce qui vous intéresse au moment choisi, comme on utilise un dictionnaire ou une encyclopédie.

Le Petit manuel pour écrire des haïku convient aussi aux poètes ou apprentis poètes de poésie... franco-française, puisque hormis les points de poétique liés au rythme et à la rime qui sont sans objet pour le haïku, tous les autres procédés (répétition, allitération, personnification, antonomase, rejet, zeugme, comique d'expression, etc.) et figures de

style ou de rhétorique utilisables en poésie (métonymie, hypallage, métaphore, oxymoron, etc.) y sont traités.

De par sa simplicité et sa brièveté et du fait aussi qu'il utilise des figures de rhétorique et des procédés poétiques qui sont universels, le haïku est donc en lui-même un exercice littéraire pouvant constituer un premier pas vers toute autre forme de poésie.

Le *Petit manuel pour écrire des haïku* sera donc aussi, je pense, d'une aide précieuse aux enseignants qui souhaitent ouvrir leurs élèves tant à la poésie tout court qu'à l'art du haïku en particulier. Certains savent déjà que les enfants ont des dispositions naturelles pour le haïku. J'aurai l'occasion d'expliquer pourquoi.



I

HAÏKU ET SENRYÛ :
PROLÉGOMÈNES

Les pères fondateurs

Le haïku et le senryû sont deux genres poétiques aussi proches qu'éloignés l'un de l'autre. Tous deux se distinguent d'abord et surtout de toute autre forme de poésie par leur taille ; ils sont minuscules : dix-sept syllabes, c'est-à-dire... entre huit et quinze mots !

Ces deux genres se sont respectivement développés au Japon à partir des XVII^e et XVIII^e siècles. Le haïku y fait aujourd'hui florès dans toutes les couches de la société et la grande presse japonaise publie régulièrement les poèmes de ses lecteurs. Haïku et senryû me semblent également promis à un bel avenir dans la langue française.

Les deux poètes qui sont respectivement à l'origine de ces deux genres sont Matsuo Munefusa, dit Bashô* (littéralement, « le Bananier ») et Karai

(*) Pour être exact, Bashô et ceux de son école ne parlaient pas de *haïku*, mais de *haïkai*, de *haïkai-renga* (« poèmes en chaînes ») ou de *renku*. Leurs poèmes étaient en général composés de deux parties : un premier verset de 5-7-5 syllabes (*hokku*), et un second de 7-7 syllabes. Dès 1650, donc à l'époque de Bashô, des poètes prennent l'habitude d'extraire les premiers versets de leur contexte et de les publier séparément.

Masamichi Hachiemon, passé à la postérité sous le nom de Karai Senryû ou Senryû le Vieux. En japonais, les deux *kanji* (idéogrammes) qui forment le mot composé *sen-ryû* signifient « saule de la rivière ».

Bashô a vécu dans la seconde moitié du xvii^e siècle (1644-1694), sous la dynastie des shôguns Tokugawa (règne de Louis XIV en France). Et il a écrit nombre de ses poèmes lors de randonnées à pied ou à cheval à travers le Japon. Ses haïku peignent donc la nature et ils sont souvent insérés dans des textes en prose, le tout se présentant souvent sous la forme de carnets de voyage.

Bashô enseignait en outre à un nombre important de disciples la composition de haïku par la pratique. De fait, lui et ses compagnons bricolaient leurs haïku tous ensemble. De par sa pédagogie, il était en fait un lointain ancêtre des animateurs d'ateliers d'écriture de poésie tels que ceux-là pratiquent aujourd'hui en France. Et de par sa participation à un mouvement littéraire de réaction contre la poésie classique et savante, il a largement contribué à ouvrir la voie à une poésie populaire.

C'est cette première partie qui sera appelée *haïku* à la fin du xix^e siècle, comme abréviation de *haïkai-hokku*. Dans ce livre, pour simplifier, je parlerai en toutes occasions de haïku, même lorsqu'il s'agira du haïkai de l'école de Bashô. Seules les citations d'auteurs maintiendront bien évidemment le terme de haïkai lorsqu'ils l'utilisent.

Senryû le Vieux a vécu moins d'un siècle après Bashô (1718-1790), toujours sous les shôguns Tokugawa (règnes de Louis XV, Louis XVI et Révolution française). Fonctionnaire dans l'administration shôgunale et maître de poésie à Edo (l'ancien nom de Tôkyô), il suivait la ligne de l'école poétique Danrin, d'inspiration plus libre et au langage plus simple et plus truculent que celle du Shômon de Bashô. En organisant de continus concours de poésie satirique et grivoise à Edo, il a donné son nom à ce genre poétique. Mais il a surtout réussi à entraîner un nombre impressionnant de citoyens de la capitale – de son vivant, deux cent cinquante mille, soit un quart ! – dans une vaste entreprise collective de dénigrement moqueur du clergé bouddhiste et du pouvoir despotique de l'époque qui était alors en pleine déliquescence. Il a en fait permis au peuple japonais – et bien sûr à chacun en particulier – d'exprimer en quelques mots amusants sa grogne et son mépris du pouvoir. Cette liberté n'aura qu'un temps. La censure shôgunale viendra remettre de l'ordre dans tout cela.

Et comme Bashô auparavant ainsi que nombre d'autres poètes de son temps, Senryû le Vieux animait aussi des « ateliers d'écriture » de poésie.

Les deux hommes ont donc en commun d'avoir permis, chacun à sa façon, l'éclosion d'une poésie populaire.

Et nul doute que la pratique des concours de senryû a contribué – certes modestement mais contribué tout de même – à la chute du pouvoir shôgunal et donc à la Révolution de Meiji. Alors continuons de croire *hic et nunc* en la puissance de l'humour !



Le haïku : fausses vérités sur le fond

Depuis le début du xx^e siècle, tout se passe comme si nos japonologues et la plupart de ceux qui s'autorisent à parler du Japon s'étaient donné pour règle de dire et d'écrire le maximum d'âneries sur ce pays. Tous – hormis quelques « révisionnistes » anglo-saxons – se sont déjà lourdement trompés sur le système social, l'organisation, les capacités scientifiques, économiques et politiques du Japon. Beaucoup se trompent aujourd'hui encore tout aussi lourdement sur la nature même du haïku, sur son esprit, sur ses buts.

Depuis que nous le connaissons, on peut dire que le haïku a toujours été la victime d'une sorte d'imposture qui s'articule autour de quelques fausses vérités. La plus absurde, c'est celle qui prétend que le haïku est un poème « spirituel » inspiré par le zen ou en étroite relation avec lui, quelquefois même légué par lui. Une autre idée absurde, qui dérive de la précédente, c'est celle qui parvient à percevoir dans le haïku un double sens ou un sens caché.

Je m'adresse ici en tout premier lieu à un public qui souhaite écrire des haïku, ou bien qui cherche une nouvelle forme littéraire pour pouvoir s'exprimer.

Mon but est de vous aider à écrire, des haïku en particulier. Mon but est aussi de promouvoir le genre du haïku afin de le faire entrer dans la littérature française et ainsi essayer de contribuer à l'enrichir. Voilà autant de raisons qui me *contraignent* à battre en brèche tout ce qui s'y oppose, point par point.

Outre que ces absurdités font du haïku un poème somme toute incompréhensible à nous autres Occidentaux puisqu'il recèlerait un sens caché, elles inhibent tout élan créateur : si vous continuez à penser que le haïku est pétri *et* de bouddhisme zen *et* de « philosophie japonaise » *et* de « culte de la nature », il y a de grandes chances pour que vous n'en écriviez pas, parce que vous n'oserez pas, vous qui êtes chrétien, héritier – conscient ou non – de la philosophie des Lumières et qui ne vouez de culte, au fond, qu'à vous-même et à votre Liberté. Oseriez-vous ? vous éprouveriez alors le sentiment que d'autres, là-bas, dans ce finistère hautement spirituel qu'est censé être le Japon, font infiniment mieux que vous.

De telles idées réduisent à néant toute possibilité de véritablement s'appropriier le genre, alors que les Japonais se sont approprié des genres littéraires ou musicaux occidentaux avec le plus grand bonheur.

Ces idées sont donc de véritables nuisances pour le haïku lui-même, pour la littérature, pour

l'art, car elles le fossilisent. Avec de telles idées, le haïku restera toujours hors du Japon un genre poétique exotique incompréhensible et impraticable. Quant aux haïkistes japonais, ils demeureront insurpassables.

En ce qui concerne plus particulièrement l'idée d'un haïku imprégné de zen, elle nous inhibe d'autant plus qu'elle en a produit une autre, qui est celle-ci : un haïku est le résultat d'un éclair de génie, d'une « illumination » ; il vient spontanément à l'esprit dans sa forme définitive. Donc, *a contrario*, pas « d'esprit zen », pas de possible jaillissement spontané, donc pas de possibilité de produire des haïku...

Autrement dit, avec de telles croyances, je ne suis et vous ne pouvez être que de pâles et prétentieux métromanes. Qui plus est, avec ce dérisoire petit manuel *how to*, je prétends, en bon Occidental au rationalisme instrumentaliste morbide, substituer des techniques, des recettes et des trucs à la haute spiritualité, au génie et à l'âme d'un peuple.

Depuis la fin de Meiji (1912), plusieurs tentatives ont été faites pour dissiper ces absurdités. Il est clair que cela n'a pas suffi. Aujourd'hui encore, dans l'esprit du public – je l'ai constaté en atelier et aussi sur l'Internet –, chez nombre d'artistes occidentaux et, pire encore, chez nombre de soi-disant spécialistes du haïku, elles demeurent

toujours bien ancrées. Nous avons été en fait complètement intoxiqués.

Et devant la gravité et l'étendue de l'intoxication, il faudrait un remède de cheval. Je n'en ai pas. Tout ce que je puis faire, c'est de nouveau revenir à la charge pour rectifier. Je vais donc reprendre point par point ce qui a été dit de plus clair et de plus vigoureux à l'encontre de ces inepties. Ultérieurement, je devrai aussi déborder un peu du sujet pour ne laisser aucune porte de sortie à tous ces forcenés de la spiritualité et autres philosophes de cuisine.

Déjà, sur l'idée que le haïku posséderait un sens caché, écoutons quelques « auto-ethnographes », pour parler comme Georges Devereux, et pas n'importe lesquels : Shiki, d'abord, l'un des maîtres du haïku et qui le rénova au début du ^{xx}e siècle. Shiki répondit un jour ceci à un Occidental qui, lui aussi, tenait absolument à trouver du « double sens » à *Vieille mare – / Une grenouille plonge / Bruit de l'eau*, le plus célèbre des haïku de Bashô : « Le sens de ce vers est exactement celui-là même qu'il exprime ; il n'a aucun autre sens, aucun sens spécial ¹ ».

Et que tous ceux qui cherchent encore aujourd'hui du sens caché ou du double sens au haïku veuillent bien se référer à Bashô lui-même, son tout premier maître : Un haïku, disait-il, « c'est simplement ce qui arrive en tel lieu, à tel

moment² »... Et encore : « Un *hokku* [entendez haïku] doit [...] posséder un sens limpide³. »

Concernant maintenant l'idée du haïku-poème-zen, voilà comment Etiemble qualifie dans *Du haïku* la glose du « plus illustre spécialiste américain du genre, R. H. Blyth » sur les prétendus rapports entre le zen et le haïku : « L'Américain le plus remarquable en culture japonaise [*dixit* Munakata Kuniyoshi*] accumule sur *furu ike ya* [toujours *Vieille mare...*] toutes les niaiseries dictées par un zen vulgarisé. » Etiemble voit dans la leçon sur le haïku que donne Blyth un « numéro classique de zen au rabais » qu'il qualifie de « laïus pseudométaphysique » empreint de « spiritualité gluante » et qui accumule « toutes les faiblesses, et même les niaiseries de l'esprit symbolard⁴ »...

René Sieffert, l'un des meilleurs spécialistes français de littérature japonaise et plus particulièrement du haïkaï de l'école de Bashô, n'est pas plus tendre sur ce point avec ceux qu'il appelle les « poètes plus ou moins japonaisants [sic] ». Dans sa traduction du *Manteau de pluie du singe*, il part lui aussi en guerre contre ce qu'il nomme « la mystification japonolâtre » :

(*) Dans cet ouvrage, selon la pratique japonaise, le nom est donné avant le prénom (excepté dans les notes en fin de volume).

Et de vous affirmer péremptoirement que le haïkai, alias haïku, est un jaillissement (de nature zennique pour faire bonne mesure) qui ne doit rien à aucune forme de savoir [...] ; quant à la métrique, pinaillage de cuistre ou de pédant !

Mieux :

De là à faire du haïkai, du moins de celui de Bashô, un « art zen », il n'y avait qu'un pas. La lecture des *Journaux de voyage* et, plus encore, des textes que l'on trouvera plus loin, montre, s'il en était besoin de le démontrer, que non seulement le haïkai n'a rien à voir avec les théories fumeuses des zennistes, qu'ils fussent japonais ou occidentaux [...], mais qu'il se situe en fait aux antipodes exactement de ces élucubrations⁵.

Et que disent Nakamura Ryôji et René de Ceccatty dans *Mille ans de littérature japonaise* ? Exactement la même chose : « Rappelons enfin que le haïku n'est pas un aphorisme zen... [...] il est évident que les préoccupations des poètes de haïkai sont autres⁶. »

Donc, qu'on se le dise une fois pour toutes : dans le haïku, il n'y a pas le moindre zeste de zen, ni même de « spiritualité » sous quelque forme que ce soit. Et il n'y a pas plus de double sens ni de sens caché. *Dans le haïku, il n'y a rien d'autre que ce que le poème exprime, un point c'est tout !*

Quant à l'idée du bouddhisme soi-disant omniprésent dans le haïku, on verra vers la fin du livre ce qu'il faut en penser.

Concernant maintenant l'idée du haïku-jaillissement-spontané-de-la-nature-de-l'illumination-zen, je me contenterai de citer ces quelques phrases extraites des deux ouvrages que nous ont laissés des disciples de Bashô et qui témoignent de sa pratique, le *Kyorai-shô* (« Notes de Kyorai ») et le *Sanzôshi* (« Les Trois Livres ») de Tôhôtô, traduits par René Sieffert dans *Le Haïkai selon Bashô*. D'un bout à l'autre de chacun d'entre eux, il n'est pratiquement question que de « corrections », de « remaniements » et « d'amendements », et ce tant chez Bashô lui-même que chez ses disciples. Ainsi dans les « Notes de Kyorai » :

Le Maître dit : « Si vous vous en étiez tenu au premier, vous eussiez mérité le bâton ! Corrigez-moi donc encore ces *pins altiers* ! »

Kyoriku : « Nombreux sont les versets que le Maître a remaniés par la suite. »

Kyoriku dit : « D'accord ce verset est excellent mais pas encore parfait ! »

Kyorai dit : « [...] *Sous la lune claire / tous le devant de la tête ils avaient rasé, j'ai corrigé en Le devant de la tête / tous rasés de frais ils vont / accueillir les chevaux.* »

Idem dans les « Trois livres » :

A propos de ce verset, le Maître dit : « J'avais d'abord, comme premier vers, mis *voici qui me va*. Puis je me suis aperçu que c'était déplorable. » Il avait donc par la suite corrigé en : *le printemps commence*.

A propos de ce verset, le Maître dit : « Pour exprimer le goût de cette sensation, j'ai fouillé dans mes entrailles pendant plusieurs jours ! » Et en effet, on sent que ce verset est travaillé.

Pour ce verset, il avait balancé entre *début de la nuit* et *la première nuit*, et il se l'était récité de temps à autre ; après quelques jours, enfin, il s'était décidé pour *la première nuit*.

Le troisième verset fut composé dans la province de Mino. Ce n'est qu'après l'avoir modifié une dizaine de fois qu'il l'a retenu sous cette forme⁷.

Voilà pour « le haïku-jaillissement-spontané ». Quant à cette autre légende perpétrée par les Japonais eux-mêmes et qui assure que l'illustre Saïkaku aurait produit vingt-trois mille cinq cents haïku dans une même journée, elle n'est, elle aussi... qu'une légende. Ce qui est vrai, par contre, c'est qu'il en a bien écrit jusqu'à quatre mille en un seul jour. Le hic, c'est que Saïkaku est tout autant réputé pour ses piètres qualités de poète que pour son génie de romancier.

Depuis une bonne vingtaine d'années, on nous rebat les oreilles avec la « philosophie japonaise ». Celle-ci, on le sait, imprègne tout, est la cause de tout, notamment et surtout de l'abnégation de

l'ego du *sarariman* (*salary man*) nippon – ajoutons cependant : au profit de celui de son patron et de son compte en banque. Rappelons enfin que la « philosophie japonaise » est également à la source des soi-disant succès économiques du pays.

A ceux qui, dépités de devoir finalement admettre devant l'évidence qu'il n'y a pas une once de zen dans un haïku, seraient alors tentés de croire que lui aussi pourrait être redevable de cette philosophie-là, conseillons encore de se mettre à l'écoute des auto-ethnographes : « Il n'a existé au Japon aucune philosophie de l'antiquité à nos jours. » Voilà déjà ce qu'écrivait en 1901 Nakae Chômin, un intellectuel de renom.

Beaucoup plus près de nous, en 1990, le père du programme spatial japonais, Itokawa Hideo, déclarait à un journaliste du *New Perspectives Quarterly* : « Nous n'avons ni religion, ni philosophie ni science, que de la technologie. Nous avons besoin d'une religion, d'une philosophie, d'une raison d'être⁸. »

Je devine l'étonnement du lecteur à entendre qu'il n'y a pas de religion au Japon. Non sans raisons – il en existe plusieurs –, certains ethnologues et historiens s'accordent à dire que le shintoïsme n'est pas une religion. On ne peut que souscrire à ce que dit Itokawa Hideo lorsqu'on connaît la nature du bouddhisme japonais, notamment la doctrine plus que simplette de la Terre Pure, les

idées ultranationalistes et totalitaires de Nichiren et celles de la très terroriste et hyper mercantile Sôka Gakkai, qui en forment l'essentiel. Je ne peux m'étendre sur ces points ici. Mais qu'on sache que ce n'est pas nouveau : « Issa [le maître du haïku du temps de Senryû le Vieux, à la fin du xviii^e siècle] n'a que peu de respect – et c'est litote – pour [...] l'Eglise bouddhiste, arrogante et corrompue⁹ », lit-on chez Jean Cholley, l'un de ses traducteurs*.

Sur le mythe de la philosophie japonaise, encore ceci qui, à mon sens, est plus probant encore : jusqu'au second contact avec l'Occident, au début

(*) Sur l'absence de véritable religion au Japon, on lira avec profit ces quelques lignes extraites d'un document signé d'un autre auto-ethnographe contemporain de Bashô, Kuzama Banzan (1619-1691), l'un des chefs de file d'un groupe d'anciens rônins reconvertis à la réflexion : « [...] on ne peut trouver dans notre pays de livre qu'on puisse appeler “livre sacré”. » Le même texte peut nous édifier sur l'état moral du clergé bouddhiste de l'époque : « En vérité, ceux qui entrent en religion pour des raisons doctrinaires doivent être un sur cent [...]. Pour tous les autres, l'entrée en religion est plus avantageuse que la vie dans le monde, si on cherche un moyen pervers pour passer le temps et si on a pour but de se rassasier des plaisirs des sens et de la table. [...] L'interdiction d'entrer en religion pour motifs personnels et pervers... ramènerait le nombre des religieux à un sur mille [de ce qu'il est actuellement]. » (Extraits du *Daigaku wakumon*, « Dialogue sur la Grande Etude », 1688, dans Francine Hérail, *Histoire du Japon des origines à la fin de Meiji*, Publications Orientalistes de France, coll. « Bibliothèque japonaise » dirigée par R. Sieffert, 1986, p. 338-339.)

de Meiji, le mot *philosophie* n'existait pas dans la langue japonaise. Le néologisme *tetsugaku* en est une transcription à partir des langues occidentales. Les Insulaires n'ayant donc pas d'eux-mêmes formé de mot pour désigner la « chose », on ne peut que conclure qu'ils ne possèdent pas non plus « la chose » que ce mot désigne.

Mais il est aujourd'hui des auteurs à avoir découvert que les chats sont des maîtres de zen. Alors, ne nous étonnons pas que d'autres aient pu trouver des philosophes au Japon...

Combien de fois également a-t-on lu ou entendu que le haïku résultait de l'amour que les Japonais vouent à la nature, de la relation particulière qu'ils entretiennent avec elle ?

Voilà qui ne manque pas de piquant lorsqu'on sait que la grande majorité des disciples de Bashô qui ont publié leurs haïku avec les siens après sa mort – des haïku tous bucoliques, notons-le bien – étaient des citadins d'Edo, d'Osaka ou d'ailleurs qui n'avaient pratiquement jamais mis les pieds à la campagne ¹⁰...

Concernant encore l'amour que les Japonais vouent à la nature, combien de fois avons-nous entendu chez certains de nos savantissimes japonologues que le shintoïsme, ce « culte de la nature », en était l'origine ? A les entendre, l'amour des Japonais pour la nature serait un privilège. Voilà donc une autre source d'inhibition littéraire

pour les non-shintoïstes, c'est-à-dire pour tout le reste de la Terre : comment pourrait-on écrire d'aussi bons haïku que les enfants du Soleil-Levant, puisque la sensibilité à la nature nous fait défaut ?

Mais au fait, allons un peu plus loin : qu'en est-il vraiment de cet amour exceptionnel que les Japonais sont censés vouer à leur Mère-Nature ? Écoutons ce qu'a à nous en dire le professeur Katô Shûichi, éminent historien de la littérature qui est notamment l'auteur d'une *Histoire de la littérature japonaise* :

D'une façon générale, la destruction de la nature par les Japonais est extraordinaire. Comment peut-on prétendre que nous aimons la nature ?... Qui l'aime ? Très peu de gens dans le Japon d'aujourd'hui. Aujourd'hui les Japonais n'aiment pas les arbres, ils aiment l'argent ¹¹ !

Ces propos ont été recueillis en 1990, toujours dans le *New Perspectives Quarterly*. Qu'on juge de la réalité de ce qu'avance le professeur Katô : on sait ou l'on devrait savoir que les gigantesques incendies de forêts de 1997 en Indonésie (qualifiés à l'époque par *Le Monde* de « catastrophe écologique sans précédent ») ont été intentionnellement allumés par les grandes *sôgôshôsha* (maisons de commerce) japonaises (C. Itoh, Marubeni, etc.) pour pouvoir replanter et faire des profits rapidement. Le bois sert

notamment à fabriquer les *hashi* (baguettes alimentaires) jetables dont les Japonais font une énorme consommation – traditions obligent.

Chacun sait également – traditions obligent encore – que le Japon est le premier responsable de la quasi-disparition des éléphants d’Afrique et des baleines : des éléphants pour l’ivoire des autels, l’un des petits commerces de la Sôka Gakkaï – le grand étant les tombes –, des baleines pour l’alimentation et les cosmétiques. Et la liste de ses méfaits écologiques ne s’arrête pas là. A plusieurs reprises depuis des années, le Japon a été qualifié dans la presse mondiale de « bandit écologique » ou d’*eco-bandit* pour ses violations systématiques des lois et des accords internationaux.

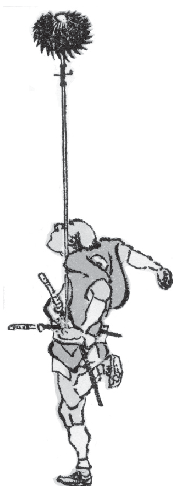
Certains m’objecteront peut-être que l’éco-banditisme est seulement le fait des grands capitalistes. Que dire alors de la saleté véritablement repoussante des plages japonaises dont beaucoup sont couvertes en permanence de canettes de bière ou de soda, de papiers et de détritrus de toutes sortes ? Que dire des décharges sauvages que l’on trouve un peu partout aux abords des villes ? Dans un cas comme dans l’autre, le capitalisme n’est pas le premier responsable.

Entre le vrai gangstérisme écologique maintes fois constaté et l’amour exceptionnel que les Japonais vouent à la nature, il y a un pas que nul individu sensé n’oserait franchir. Nos docteurs

ès-japoniaiseries, eux, ne craignent pas le grand écart.

Qu'on veuille donc bien cesser de les suivre sur les quatre points fondamentaux qui viennent d'être argumentés dans ce chapitre.

Le terrain ayant été, je pense, suffisamment déblayé sur le fond, réjouissons-nous : aucun obstacle majeur ne peut désormais nous empêcher ni de comprendre, ni d'écrire des haïku, ni même de faire aussi bien – voire mieux – que les haïkistes japonais...



*Le véritable esprit du haïku
selon l'école de Bashô*

Mais alors, vous demandez-vous peut-être, le véritable esprit du haïku quel est-il ? René Sieffert vous l'a dit : « il se situe en fait aux antipodes exactement de ces élucubrations »...

Sans aller jusqu'à dire que l'esprit du haïku est fondamentalement et toujours à la bouffonnerie – tant s'en faut, ce serait un autre excès –, en disant cela je m'en approcherai certainement beaucoup plus qu'en continuant à divaguer sur son arrière-plan « spirituel ».

Le haïku est marqué du sceau de l'irrespect, de l'espièglerie et de la trivialité, quelquefois de la moquerie. Bashô parlait de *kokkei*, c'est-à-dire littéralement de « cocasse », de drôlerie, d'humour ; et il souhaitait qu'un haïku soit empreint de *karumi*, de « légèreté ».

D'ailleurs, le premier sens du mot *haikai* que donnent les dictionnaires japonais est « plaisanterie » ou « drôlerie ». Dans *Le Haikai selon Bashô*, René Sieffert souligne « ce qui précisément en faisait l'originalité, à savoir le libre jeu et le rire qui en étaient le principal agrément ¹² ». « Badinage

encore que le haïkaï [...], de l'ordre du calembour, de la boutade, du non-sens, voire de l'absurde ¹³ », note René Sieffert.

Et voilà ce qu'écrit Tôhō, ce disciple de Bashō, dans son « Livre blanc » : « C'est là un poème modèle. Des paroles point vulgaires, un esprit badin font un bon poème ; des paroles vulgaires et l'absence de badinage font un mauvais poème ¹⁴. »

« Le critère principal, dit encore René Sieffert, est [...] le caractère insolite du thème – à la limite parfois du trivial – et plus encore la liberté de ton, les contraintes formelles par contre, la métrique en particulier, étant strictement respectées, ce qui peut du reste, dans certains cas, apporter une touche comique, voire parodique ¹⁵. »



Le haïku et ses thèmes

Essayons maintenant de définir le haïku un peu plus précisément, et surtout en l'adaptant au monde moderne et à ses thèmes. Et puisqu'on est dans l'irrespect et la moquerie, si l'on veut se moquer un peu des Japonais, on commencera par dire que le haïku est un tout petit poème, toujours simple et dépouillé, quelquefois vague, réservé, délicat et même confus, en tous cas pas intellectuel pour deux sous mais tout en émotions et en sentiments, bref ! un poème vraiment japonais.

Et encore : un poème multi-usages, peu encombrant, transportable, économique en énergie, en temps, en papier, en encre, en octets, en frais d'hébergement sur l'Internet, en tout... bref ! encore l'un de ces produits *hi-tech* et pratiques comme seuls les Japonais savent les concevoir et les adapter au marché.

Trêve de moquerie, le haïku est un genre avant tout descriptif, imagé, mais aussi intimiste et émotionnel et... qui ne pense *jamais* ; ou quand il pense, c'est à rien ! Le haïku c'est en fait le plus souvent ce qu'on nomme en littérature une « image visuelle », quelquefois une « image littéraire ».

C'est le poème de prédilection pour donner à voir et à sentir la nature, les saisons.

Le haïku, c'est aussi le poème des choses les plus banales de la vie quotidienne, des bonheurs minuscules et des petits tracas, de la trivialité et de la grivoiserie quelquefois, mais toutes choses le plus souvent écrites avec humour.

Une image visuelle ou une photographie littéraire à pratiquer donc à la campagne, en voyage, en randonnée, en promenade le dimanche, ou bien en semaine dans le métro, mais aussi devant la télévision ou en observant ses enfants, son mari, son patron, ses collègues de bureau...

On peut dire aussi que le haïku est le poème de ceux qui n'ont rien à dire... mais qui se sentent toujours prêts à parler de tout et de rien à tout bout de champ et sur un ton badin ou malicieux...

Le haïku, un poème court et au langage très simple, sans prétentions, mais pas un genre simpliste, ni même facile.

Plutôt un exercice littéraire rigoureux et donc profitable à tout autre genre. Le haïku est un genre *concis, concret, ciblé* – règle très occidentale dite des « trois c ». Présenté ainsi, on pourrait croire que le haïku est une sorte d'antithèse de la poésie. On verra qu'il n'en est rien : « Ni métaphore, ni métonymie, ni symbole, ni suggestion ; faute de quoi, point de haïku ¹⁶ », nous enseigne Etiemble.